



Le Tunnel sous la Manche : présentation et histoire

Le Tunnel sous la Manche est le plus grand projet européen en matière d'infrastructure. La réalisation de ce tunnel creusé à 50 mètres de profondeur sous la mer a demandé 8 ans de travaux et un budget d'environ 105 milliards de francs, soit 16 milliards d'euros. Voici l'histoire de ce projet exceptionnel qui a concrétisé un rêve vieux de plus de deux siècles.

Besançon le 20/ 01 / 2011.

Petites promenades dans Londres.

Beaucoup de raisons ou motivations, purement personnelles, m'amenaient à Londres en ce début de l'année 2011.

Des moindres certainement et d'autres plus importantes, à mes yeux assurément. Telle que la perspective, entre autres choses, de franchir une première fois le tunnel sous la Manche. Laquelle n'était pas la dernière de mes envies, si ce ne fut la première.

Et pour cause, j'entendis effectivement et régulièrement parler de cette prouesse technique et humaine que celle de percer un tunnel sous la Manche, depuis ma plus tendre enfance.

Cela dit, en fait d'informations, il s'agissait uniquement (ou presque) de nous tenir en haleine, quant au flux et au reflux du cours des actions en bourse. Les échos de ce mano-a-mano, entre banques, franchissaient les murs du Palais Brognard. Et les petits actionnaires de se demander s'ils n'allaient jamais revoir leur argent.

Au fond, il s'agissait davantage de déterminer qui, de l'état ou de quelques actionnaires, allaient prendre les risques financiers.

Ceci, ajouté à l'opportunité financière offerte par le C.E de la CAF surtout, il n'y avait plus à hésiter. Ce financement partiel du voyage, en effet, était une convenance à ne pas laisser passer.

Lorsqu'on sait le coût d'un tel périple, pour des petites bourses comme les nôtres. Et puis, comment ne pas faire plaisir à Bernadette, au passage, n'est-ce pas ? Je l'accompagnai d'autant plus volontiers qu'elle y tenait et que je n'étais pas le moins intéressé. Je le «confesse !»



Historiquement et politiquement parlant (tout en demeurant modeste de ce point de vue), nous rappellerons à celles et ceux qui l'auraient oublié, ou qui ne le sauraient pas, que Londres fut le siège de La Première Internationale. Autrement dit du premier parti ouvrier révolutionnaire mondial de l'histoire. Puis, notamment, la ville où Marx et Louise Michel vécurent, après avoir été tous deux contraints à l'exil. Chassé de France, pour le premier, et contrainte à s'expatrier une seconde fois pour la seconde, Londres paraissait la meilleure destination. De même que l'objectif de tous les fuyards de la Commune, après sa sanglante défaite. En revanche, Paris devint une destination touristique majeure, pour des Anglais avides de voir les ruines que la répression féroce et avide de la république bourgeoise de Thiers avait provoquées, suite à l'écrasement des communards.

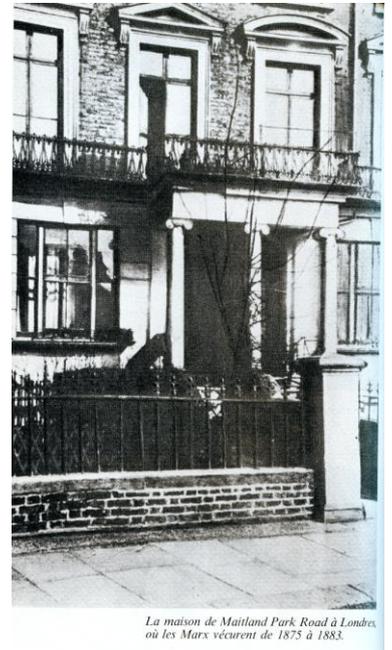
On se délecte, par ailleurs, à lire les récits de Louise Michel, qui raconte à loisir comment elle s'y prenait pour «semer» les mouchards que la police londonienne lançait à ses trousses.

Toutefois, pour tout marxiste qui se respecte, nous ne saurions conclure ce chapitre sans évoquer ne serait-ce que brièvement **«le mouvement Chartiste³»** qui fut une des premières manifestations politiques et autonomes de la classe ouvrière britannique, début du 19^{ème} siècle.

Les Chartistes réclamaient le suffrage universel, des élections à bulletin secret, une indemnité pour les parlementaires sans ressources etc.

Certes, ce mouvement de masse, en faveur du Bill de réforme, fut amorcé sous l'égide d'une nouvelle bourgeoisie (montante) dirigée par un certain Wilkes. Lequel contestait la main mise du pouvoir que le parti Whig

(constitué d'industriels et d'anciens propriétaires fonciers) avait conservé sur la société. Mouvement une fois lancé, que Wilkes ensuite ne put arrêter. Or, utilisé de prime abord comme masse de manœuvre, la plupart du temps (voir la Tunisie actuellement), les prolétaires poursuivirent ensuite pour leur propre compte, au nom de leurs intérêts toujours. Pour moi toujours, l'Angleterre c'est aussi et avant toute autre chose celle : de Cromwell (Le Robespierre anglais, si l'on veut), puis le pays de la révolution industrielle et consorts. Un patchwork de la très conservatrice et pourtant révolutionnaire Angleterre. Moins radicale que la nôtre, et pour cause, la révolution anglaise s'est produite plus d'un siècle avant La Grande Révolution française. Moins développée alors, leur bourgeoisie n'élimina pas l'aristocratie autant que ne le fit celle de 1789. Autant dire que le compromis ne fut pas le même ! Mais, laissons cela.



La maison de Maitland Park Road à Londres, où les Marx vécurent de 1875 à 1883.

¹ Une perspective de l'Eurostar ainsi que des deux gares, de Lille Europe et Saint-Pancras à Londres.

² Ce fut un régal pour le communiste que je suis de lire les pérégrinations de cette communarde ex-exilée en Nouvelle Calédonie dans son livre : Souvenirs et aventures de ma vie.

³ À l'échelle d'une vie, la structure de la société a totalement changé. La proportion d'ouvriers augmente, beaucoup d'hommes et de femmes accèdent à la précarité de l'emploi ouvrier (10 heures de travail par jour et des conditions de travail horribles). D'ailleurs Friedrich Engels comparera cette évolution à la Révolution française, tant elle semble marquer une rupture. En fait, c'est moins l'ampleur du changement que sa rapidité qui fait penser à une révolution.



Le British Museum fut notre première destination noblesse oblige, n'est-ce pas ? Comparé au «grand» Louvre, c'est encore et toujours la taille au-dessus.

Ce, mis à part pour les bâtiments qui les abritent, peut-être. L'opposition de style qui les caractérise n'est pas sans nous remémorer la rivalité incessante entre ces deux bourgeoisies. Bref.

La palme revient sans conteste aux frises du Parthénon, que Bernadette tenait à voir. Lesquelles seraient peut-être encore plus expressives, si elles regagnaient leur lieu d'origine, nous n'en disconviendrons pas. Disons simplement qu'elles appartiennent au patrimoine de l'humanité. Et que la Grèce actuelle n'a sans doute pas davantage de filiation avec l'antique cité helléniste, qu'Israël n'en a avec le royaume de Juda. Quant au statuaire assyrien, il n'est pas mal non plus et n'est pas sans nous rappeler Gilgamesh le premier roi «mi-homme mi-dieu» de la mythologie.

Mais, c'est sans conteste la Pierre de Rosette, qui remporta tous nos suffrages. Magnifiquement et finement ciselée, elle est l'expression du meilleur de ce que l'homme ait fait. On reste, en effet, sans voix, ou presque, devant ce qu'il faut considérer comme la naissance de l'écriture. Au reste, comment ne pas tirer un véritable coup de chapeau à Champollion, pour avoir déchiffré quelque chose qui ressemble à tout, sauf à de l'écriture ? Au péril de sa santé, nous disent les historiens. A la manière des cosmonautes actuels, en somme.

Que ce soient des soldats français qui l'aient trouvée, pour la céder aux Anglais ensuite (pour la petite histoire) n'a plus, au fond, aucune importance.

Enfin, on se sent tout petit aux côtés du bestiaire assyrien, mi-homme mi-animal, et on se dit que ce devait être fait pour. Ce, depuis la nuit des temps, au même titre que les gargouilles qui ornent nos cathédrales.

Toutefois, là aussi comme ailleurs, tout n'était écrit que dans la langue de Shakespeare, hélas pour moi.

Traverser la City, même à l'intérieur d'un bus, témoigne de ce que le capitalisme a fait de «meux» actuellement, en Europe tout du moins. Il demeure fragile, néanmoins, ce chef-d'œuvre de la domination mondiale du marché capitaliste. Que la dernière crise secoua sur ses bases, tel un séisme. Triomphe et décadence d'un système à bout de course, en somme.

La City, ressemble au quartier de la Défense, à Paris, que l'on aurait transplantée en plein quartier latin, vous imaginez le choc !

Dès lors qu'on est plongé au cœur de ces immeubles, de banques et d'assurances, ça paraît grandissime. Ce, d'autant plus qu'il y a plus de banques américaines, nous disait fièrement notre guide, qu'à New-York. Et, finirait par nous faire oublier qu'il suffirait que les ouvriers se croisent les bras pour que tout s'effondre. Cela démontre, si besoin est, pourquoi les Anglais ne se sont pas mis à l'Euro.

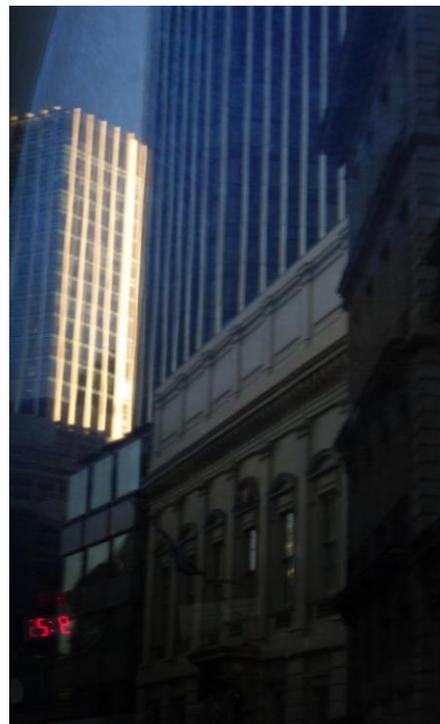
Or, sans atteindre le gigantisme architectural new-yorkais, l'accumulation ainsi que la proximité de bâtiments modernes, donne un sentiment de concentration évident. Au même titre que le statuaire antique du Museum, dont le but n'était que d'en imposer, redisons-le. Force très illusoire, cependant, si on se souvient des récents «appels au secours» des victimes et fauteurs de crises à la fois, lors de la dernière crise financière. Dès lors, c'est déjà moins impressionnant.

Et puis, tout change, regrettait notre guide. La dimension des bateaux ne cesse d'augmenter, à tel point que la Tamise ne peut plus les recevoir, disait-elle. De même, le volume des marchandises augmente exponentiellement et celles-ci doivent se diriger vers d'autres eldorados. Les centres économiques se déplacent, eux aussi, à l'échelle de la planète. Puis, il en va ainsi pour les transactions financières. Tant et si bien que le passé de Londres comme premier port d'Europe est derrière lui. Reconnaisait Marguerite (notre guide), dépitée.

Enfin, pour en terminer avec ce chapitre éminemment historique, disons que l'Angleterre s'en est sortie nettement mieux que la France à propos de la question coloniale. Ceci dit sans chauvinisme aucun.

Ce qui, par ailleurs, m'a frappé, en sillonnant les rues de Londres (eu égard à d'autres capitales) c'est la quasi absence d'édifices religieux, de même que leur modestie architecturale. Comparé à Paris, voire à Rome, il n'y a pas photo. ! Le voilà le fond de l'athéisme bourgeois. A savoir ne pas dépenser trop d'argent à gagner un hypothétique paradis, alors qu'elle peut se faire un fric fou immédiatement. Réaliste et surtout plus proche de son porte-monnaie que de son créateur, dont elle en va pas jusqu'à nier l'existence.

On pourrait, certes, faire le même raisonnement pour les frais que «la cour» occasionne. Ainsi qu'Engels le faisait lorsqu'il cherchait à comparer les progrès prodigieux de l'Amérique face à sa rivale allemande. Car la bourgeoisie n'utilise pas sa richesse à la façon de l'aristocratie, tout au contraire. Elle la réinvestit. Et n'en consomme qu'une toute petite part. Un capital s'investit pour refaire du capital, à condition de faire travailler une main-d'œuvre servile. Ce qu'est toujours le salariat, que nos chers anarchistes (adversaires déjà de Marx au premier temps de l'Internationale) souhaitent abolir d'un coup de baguette magique.



⁴ La pierre de rosette.



5

Bécassine, c'est ma cousine,

Pour le profane que Marguerite voit, semble-t-il, en chaque touriste (qu'elle trimballe en bus et saoule à la fois), l'Angleterre, n'est que la terre du football, des prochains J.O., du rugby, du cricket, de la cour et son palais de Buckingham, de la livre sterling, de la City, des grands magasins etc.

Marguerite, qui n'est pas ma cousine, a, à chaque passage, insisté sur les différents tribunaux et prisons qui se côtoient dans la city. De quoi donner le frisson. Ce, au pied même des cathédrales financières, est-ce un hasard ?

Finalement c'est la visite en bus qui me fut la chose la plus pénible. Ce pour une double raison : trimballé de droite et de gauche, je le répète, il nous fallut subir les commentaires relativement naïfs, pour ne pas dire plus, de notre chère Marguerite. Qui tous ou presque portaient sur les splendeurs ou la décadence de la cour et ses frasques. C'est selon ce qu'on préfère. Son enthousiasme religieux, pour tout ce qui touche aux usages de la cour, ne passait pas et finissait pas m'être indigeste. Rien ne nous fut épargné, y compris la presse people.

Sans faire la part du folklore, destiné au petit peuple, cette bonne dame aurait presque voulu nous faire oublier que ces ersatz d'aristocrates ne défrayent ni plus ni moins la chronique que Brigitte Bardot avec ses phoques, que les mariages et autres divorces de Johnny Halliday en France.

Bien que désuet, tout le fatras royal doit tout de même coûter « bonbon ». Or, il n'y a guère que quelques anciens pays colonisateurs et impérialistes pour arriver à se payer ce luxe aussi inutile que suranne.



6

C'est ainsi que la très bourgeoise société anglaise se pare d'un décorum d'un autre temps. Affichant par là un conservatisme qui tranche, eu égard à son réalisme économique.

Toutefois, on ne présente plus la Tour de Londres, le Tower Bridge sur la Tamise, « leur Westminster », ainsi que Lénine le nommait à Trotsky, à qui il faisait visiter Londres. Leur Buckingham Palace, de même que Saint-Paul ou le British Museum⁷, voire la National Gallery. Lesquels sont autant de noms, qui font la fierté des Anglais.

Enfin, on se dit que si « la cour » coûte cher pour ce qu'elle leur apporte, l'église et sa hiérarchie, en revanche, furent réduites à leur plus simple expression. En réalité, c'est cela l'athéisme ou le réalisme, de la bourgeoise. C'est-à-dire : une religion qui ne lui coûte pas trop cher, tel que le protestantisme (baptisée anglican au temps d'Henry VIII). Sans bureaucratie ni hiérarchie onéreuse et inutile.

Le prétexte, pour la petite histoire, qui servit au sus roi pour rompre avec le pape était dans toutes les têtes. Or, il suffit de mesurer le poids que l'église eut dans des pays comme l'Italie et l'Espagne, comparé à leur retard, pour s'apercevoir que cette mesure ne pouvait qu'accélérer le développement de la bourgeoise. A l'instar de la monarchie absolue en France. Au détriment des féodaux et autres ecclésiastiques, qui vont toujours de pair. Lesquels ne se gênaient pas pour lever de lourds impôts. Et, nous laisserons là le chapitre historique !

Autre particularité anglaise : les clubs⁸, que Flora Tristan décrit très bien dans son livre : **Promenades dans Londres**, sont une autre tradition plus aristocratique que bourgeoise. Eux-mêmes toujours présents dans les romans d'Antony Trollope, qui les brocarde à souhait. Mais, à la différence de notre guide, nous n'oublierons pas davantage de signaler la très archaïque et traditionnelle « chasse à cour aux renards ». Que d'aucuns Anglais s'échinent à maintenir.

Bref, Marguerite était toute fière de nous dire qu'elle avait réussi à intégrer un de ces fameux clubs. Elle voulait, nous dit-elle, faire comme les hommes. La belle affaire ! Et ne nous cacha rien des conditions d'achat de son appartement, de ses hypothèques et tutti quanti. Dont le prix double tous les dix ans. Sauf crise économique, oublie-t-elle d'ajouter. Et il en alla à cette aune-là toute la matinée. Au point qu'en sortant du bus je lui demandai si les vespasiennes publiques, qu'elle nous proposait, étaient elles aussi royales ? Elle sourit.

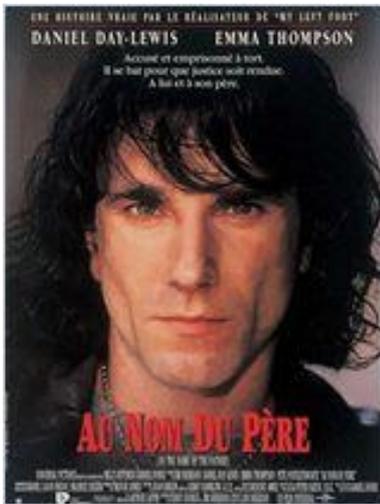
Rien ne nous fut épargné, je le répète. Enfin, qui sait, de passer sous silence certains aspects moins brillants de la politique extérieure anglaise. Laquelle s'aligne bien souvent sur celle de son concurrent et rival direct : les USA.

⁶ Le palais de Westminster et Big Ben (à droite).

⁷ Qui nous ramène à l'époque Napoléonienne. ?

⁸ Lire la définition qu'en donne Flora Tristan dans son ouvrage : *Promenades dans Londres*.

⁵ Un peu de tourisme avec Bernadette.



En réalité, de la concurrence et de la compétition entre les forces impérialistes, il en fut toujours question. Indirectement et de manière sous-jacente, bien sûr ! Il n'empêche, la grandeur d'un tel ou d'une telle se mesure ou se nourrit toujours à la petitesse des autres.

Ceci dit sans omettre de signaler que la puissance d'une bourgeoisie ne se mesure qu'à l'aune du nombre de soldats qu'elle est capable d'expédier à l'autre bout du monde, comme dernièrement en Irak et en Afghanistan. Pour ne prendre qu'un exemple récent. De même, plus anciennement, qu'au niveau de la quantité aussi bien que de la qualité de matériel engagé, ne serait-ce qu'au cours de La Seconde Guerre Mondiale etc.

« **Qui a du fer a du pain** », disait Blanqui en 1848. Et, c'est toujours vrai, hélas pour les faibles !

A propos de destructions, justement, Londres porte encore les stigmates provoqués par les bombardements de la Luftwaffe, lors de la bataille d'Angleterre. Et les morts (30.000) qui en suivirent le furent plus que probablement pour rien. Voir à ce sujet le film : **La guerre à 7 ans**. Autrement dit, la guerre vue à travers les yeux d'un enfant.

En conséquence de quoi nous n'échappâmes nullement à quelques couplets nationalistes Churchilliens, leur gaullisme à eux, de la part de notre guide. Tout en omettant, un peu vite, de nous rappeler les accords «honteux» de Munich, signés par Chamberlain, Hitler et Blum. Qui, en quelque sorte, étaient probablement l'unique et dernière occasion, avant la guerre, de pouvoir stopper Hitler en pleine ascension. Mais, entre Hitler et la révolution, le choix était fait depuis longtemps ! Et on connaît la suite !



L'état anglais peut se montrer d'une rare violence, je l'ai dit. Bien que les bobbies ne soient pas armés en permanence. Qu'on se souvienne du film : **Au nom du père**. Où il est question de quelques pauvres irlandais Jeunes, perdus dans Londres, que l'on accuse d'avoir provoqué un attentat très meurtrier. Histoire hélas véridique ! Informé, l'opinion s'en émeut et le procès est réouvert.

En outre, il suffit de se rappeler qu'empêtrée dans sa question irlandaise, l'Angleterre eut à subir un certain nombre d'attentats. Pendant de nombreuses années de surcroît. A l'instar de l'Espagne, avec son problème basque.

Ceci dit, l'indépendance irlandaise taraude depuis longtemps la Grande Bretagne ! Eleanor, la dernière fille de Marx, apporta déjà son soutien aux «fenians¹⁰», lesquels n'étaient autre que le mouvement national irlandais naissant. Cette question irlandaise, que l'Angleterre n'a toujours pas encore résolue, ressemble aussi à celle que la France a avec la Corse, pour tout dire. Et nous revoici revenu au début de notre histoire. Véridique celle-là.

Est-ce un hasard si les premiers films de Walt Disney commencent tous à Londres ? Si bon nombre des romans de James se passent eux aussi à Londres etc. ? Non, bien entendu. Comme si les Américains la considéraient toujours comme leur mère patrie ! voire la référence ! Du point de vue de notre hébergement, notre chambre donnait sur des maisons mitoyennes, avec jardin, comme dans les films de Ken Loach. Sur le plan linguistique, enfin, les institutions anglaises ne font guère d'efforts, pour ne pas dire aucun. Toutes inscriptions et documentations, notamment dans le British Museum, ne le sont qu'en anglais. Il n'y eut guère que la note explicative sur les conditions de règlement, dans l'hôtel, qui étaient rédigées en trois langues. Et ce sera le mot de la fin.



⁹ Face au British Museum.

¹⁰ Prétendant tirer leur nom de *fianna*, guerriers héroïques de la légende gaélique, les *fenians* ou Frères républicains irlandais sont des nationalistes décidés à recourir à la violence pour obtenir l'indépendance de leur île. Ils constituent leur société simultanément à New York sous la direction de John O'Mahony et à Dublin en 1858 et entendent préparer l'insurrection avec l'aide matérielle des Irlandais établis aux États-Unis.